Zeitschrift: Librarium : Zeitschrift der Schweizerischen Bibliophilen-Gesellschaft = revue de la Société Suisse des Bibliophiles

Herausgeber: Schweizerische Bibliophilen-Gesellschaft

Band: 1 (1958)

Heft: 3

Artikel: La bibliothèque du château de Wildegg

Autor: Meili-de Quervain, Anne-Marie / Solms-Böhler, Irène

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-387847

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

ANNE-MARIE MEILI-DE QUERVAIN (KÜSNACHT)
IRÈNE SOLMS-BÖHLER (LA TOUR-DE-PEILZ)

LA BIBLIOTHEQUE DU CHATEAU DE WILDEGG

En 1948 deux étudiantes de l'Ecole de Bibliothécaires à Genève, Mlles Irène Böhler et Anne-Marie de Quervain, ont passé trois mois au château de Wildegg pour rédiger un catalogue de sa bibliothèque. Le résultat de ce travail dans un entourage romantique n'était pas seulement un catalogue, mais aussi une étude très sympathique sur cette bibliothèque, ce miroir fidèle des générations de la famille Effinger qui résidaient à Wildegg pendant quatre siècles. Il serait regrettable de laisser ce manuscrit, un travail de diplôme de l'Ecole de Bibliothécaires, tomber dans l'oubli. Les auteurs nous ont aimablement donné leur permission de présenter une version abrégée à nos lecteurs, et le Musée National Suisse nous a prêté toute son assistance pour faciliter la tâche d'ajouter des illustrations au texte. Nous remercions vivement tous ceux qui nous ont aidés.

La plupart d'entre vous n'ont probablement pas encore eu la chance de découvrir Wildegg, ce bijou parmi les nombreux châteaux d'Argovie. Vous l'avez peut-être vu maintes fois en passant, mais vous ne vous doutiez pas du charme qui se cache dans ses murs. – Quittez, pour une fois, le train à la petite station de Wildegg entre Brugg et Aarau et suivez-nous sur la colline du Kestenberg. La promenade en vaut la peine!

La petite entrée porte la date de 1693, et d'après les chroniqueurs les premières pierres du bâtiment remontent au 13e siècle. Ainsi la tour a l'âge respectable de 700 ans. Nous apprécions l'air frais qui, malgré les journées les plus chaudes, nous accueille entre ces murs énormes. Mais nous ne sommes pas frôlés par l'haleine humide d'un passé mort; c'est une fraîcheur agréable, nous dirions une fraîcheur «d'aujourd'hui». Le château est rempli de vie, d'une atmosphère familière et avenante.

Il est vrai que nous ne sommes ni dans le château enchanté d'un conte de fée ni dans un donjon médiéval auquel le temps n'a pas touché. Au cours des siècles, Wildegg a subi plusieurs transformations. L'intérieur de la tour et le «Burghaus» surtout, qui, au 16e siècle, ont été complètement ravagés par le feu, changeaient de visage de génération en génération. Des améliorations fondamentales ont été faites au 17e, et d'autres constructions annexes au 18e et même au 19e siècle. Ce château ne survivait pas aux siècles comme monument historique, il était avant tout un centre d'habitation qui a été adapté dans une large mesure aux besoins de ses habitants. Et ceux-ci ne l'ont quitté que vers la fin du siècle passé.

Pendant 400 années une seule famille y a résidé, dont chaque membre non seulement a été lié intimément avec ses ancêtres, mais a également pensé, travaillé, vécu pour les générations à venir. – Dans ce cadre, le Musée National à qui l'administration du château a été confiée après la mort de la dernière châtelaine, a su faire des rénovations ou plutôt des restaurations, dont le résultat frappe par l'unité et la perfection. – Il y a même des visiteurs qui s'intéressent à la bibliothèque tout en haut de l'escalier, sous le toit. Dans leurs yeux, on lit le désir de pouvoir sortir les livres de leurs armoires vitrées. Ils aimeraient s'installer dans un coin, feuilleter les in-folios et lire un des nombreux in-12 du 18e siècle. Est-ce qu'ils ont été lus? Parlent-ils de leurs possesseurs? – Pour ces curieux, ouvrons les armoires, et tâchons de leur donner une image de la famille des Effinger qui, avec toutes ses propriétés, nous a aussi transmis les livres.

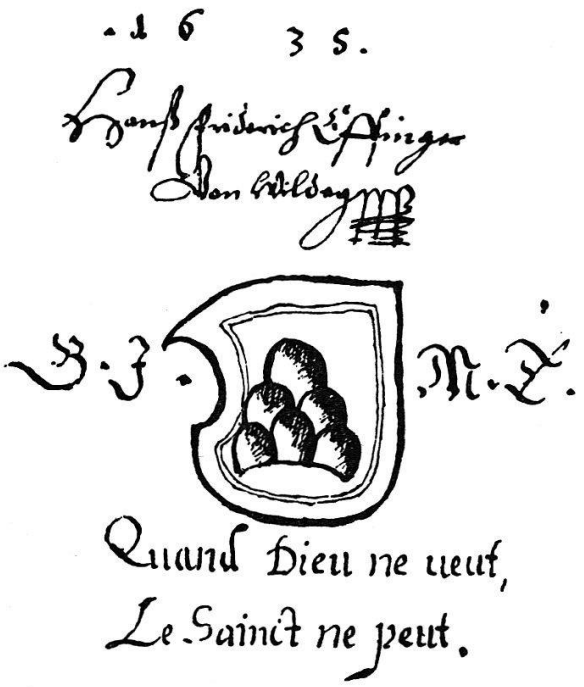
Prenons le plus ancien de ces volumes, relié en plein parchemin. C'est en même temps la pièce de résistance de la biblio-

thèque: une Bible de 1525, la première impression de la Bible de Froschauer à Zurich. Une notice sur la première feuille nous apprend qu'elle appartenait à Luipold Effinger, un des fils du premier Seigneur de Wildegg. Nous remontons ainsi au début du 16e siècle, à une époque où la Bible est l'unique document imprimé qui se trouve au château. Mais avant de nous occuper de ses possesseurs ultérieurs, jetons un coup d'œil sur les circonstances dans lesquelles les Effinger se sont fixés à Wildegg.

Au début du 15e siècle, lorsque Berne s'est emparée du pays d'Argovie, elle a aussi pris sous sa protection le château de Wildegg. Celui-ci avait été construit au 13e siècle par les Seigneurs de Habsbourg et servit, avec d'autres fortifications de la région, à protéger leur château ancestral. Après la conquête bernoise, il change plusieurs fois de possesseur jusqu'à ce que Berne, pour le savoir en mains sûres, le vend en 1484 aux Effinger, famille noble et distinguée de Brugg. Le fait que des trois premières générations nous ne trouvons aucun livre dans la bibliothèque, n'est pas la preuve d'un manque complet d'ambition intellectuelle. Tout l'intérieur du château a été détruit par le feu au milieu du 16e siècle et avec lui les livres.

Le premier nom, après Luipold, est celui de Hans-Friedrich Effinger, et nous le retiendrons bien qu'il n'ait pas vécu à Wildegg. Il est le petit-fils de Luipold et occupe la charge d'avoyer à Brugg, dans la ville de ses ancêtres. Cultivé et attiré par les choses spirituelles, il est le premier de sa famille à posséder une bibliothèque assez considérable; et il est aussi le fondateur de la bibliothèque de Brugg. C'est en sa possession que nous retrouvons la fameuse Bible de Froschauer à côté de la Chronique de Stumpf, sortie des mêmes presses en 1586, et d'autres livres de contenu historique et surtout religieux. Ils portent presque tous, à côté du nom la date d'acquisition, souvent aussi la dédicace du donateur et la devise de Hans-Friedrich: «Gott ist mein Trost.»

Notre but n'est pas de vous présenter une chronique familiale, ni un tableau généalogique des Effinger. Ce travail a déjà été fait[1]. – Nous laisserons donc partir les innombrables frères et sœurs qui se lient avec les familles les plus nobles de la Suisse orientale et de Zurich d'abord, de Berne



Les armes de la famille Effinger, dessinées par Hans Friedrich Effinger de Wildegg dans un livre intitulé «Siben Bücher von dem Feldbau und vollkommener bestellung eynes ordenlichen Mayerhofs oder Landguts... Aus dem Französischen des Carolus Stephanus...», Strasbourg 1580

plus tard. Nous nous en tiendrons à l'héritier du château et aux quelques noms que nous rencontrerons dans la bibliothèque.

Et parmi ceux-ci voici d'abord Hans-Thüring. L'année de sa naissance, 1619, est la seconde de la guerre de Trente-Ans. Pendant qu'au-delà de la frontière les armées mettent tout à feu et à sang, à Wildegg et dans ses environs, on lutte contre

[1] Hans Lehmann: Die Burg Wildegg und ihre Bewohner. Aarau 1922.

un autre ennemi, contre la peste. Les menaces continuelles de la mort, soit par la maladie, soit par la guerre, mèneront Hans-Thüring vers une résignation à la volonté de Dieu qui est si caractéristique de l'homme de cette époque.

A l'âge de 9 ans, nous le trouvons à Zurich, où il fait ses études. Dans la maison de l'Antistes Breitinger, du Professeur Ulrich et d'autres il acquiert le fond de culture générale qu'on juge digne du futur châtelain de Wildegg. Deux imprimés dans sa bibliothèque rappellent ce séjour: un écrit sur la prière par Breitinger (Zurich, 1628) et un autre par Ulrich, de la même année. A Genève, il complète ses études et apprend le français, ce qui lui rendra des services précieux lorsque, en 1631, il passera deux mois à Paris dans la suite du Général d'Erlach. Lorsqu'après son retour Hans-Thüring se marie avec sa charmante voisine du château de Wildenstein de l'autre côté de l'Aar, il se fixe définitivement à Wildegg.

Par son premier comme aussi par son second mariage, les relations avec Berne s'affermissent. Et de ses voyages dans la ville des Zähringer il rapporte sûrement de temps en temps un de ces grands in-folio qu'il signe soigneusement de son nom et de sa devise: «Gott regier mein Leben.»

Les préoccupations intellectuelles de Hans-Thüring l'orientent peu vers la théologie. Toutefois, il possède les «Annotationes piae» d'Oecolampade (Bâle, 1533), la Bawrenpostilla de Osiander (Tiguri, 1563), un ouvrage sur les devoirs du pasteur par Hemming, sans oublier la «Kirchenpostilla» de Johann Brentz (Francfort, 1567). Dans le domaine de l'histoire son fond est plus étendu. En voici quelques titres: L'«Histoire romaine» de Tite Live, dans la traduction de Nicolaus Larbacchius (Metz, J. Schöffer, 1523) dont malheureusement le titre manque complètement. Les «Mémoires» de Philippe de Comines figurent dans une traduction allemande de Francfort de 1643, les «Annales de Michael Stettler», éditées à Berne en 1626–1627. A côté de ces in-folio, il y a un volume qui attire notre attention par son petit format. C'est le «Théâtre du monde» par Launay, un in-16, rédigé en quatre langues (latin, français, allemand, italien), représentant – ainsi le dit son titre – par un ample discours les misères humaines. Il a été imprimé en 1619 chez Jean de Tournes qui est en même temps le traducteur de la partie française. Un ouvrage sûrement souvent consulté par Hans-Thüring est le «Aureo-Montani silesii calendarium perpetuum» de Johannes Colerus (Wittenberg, 1616).

Lorsqu'en 1651 Hans-Friedrich Effinger de Brugg lègue une partie de sa bibliothèque à son petit-neveu de Wildegg, les livres qui arrivent de Brugg s'ajoutent à un bon stock.

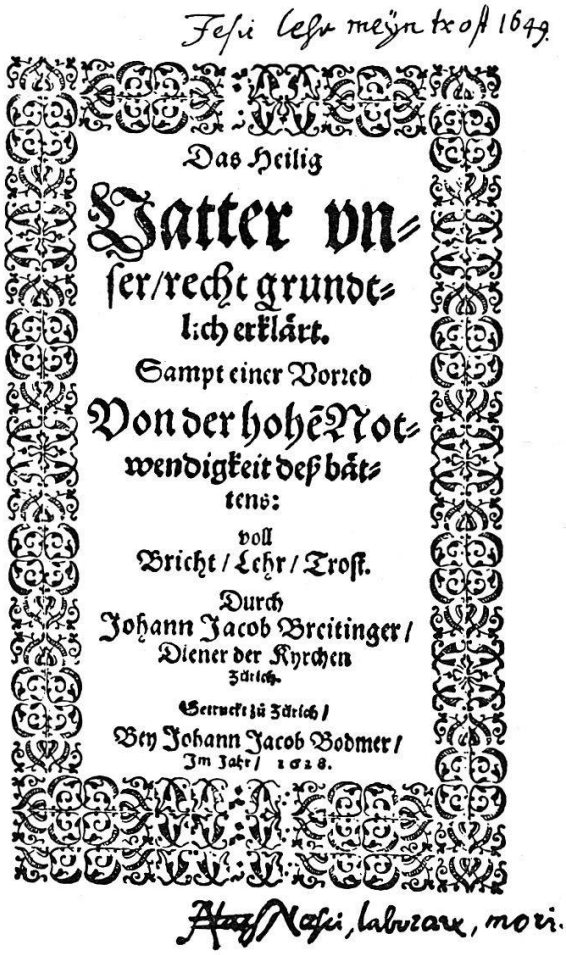
Avec l'apport précieux de Brugg, la bibliothèque est digne d'une visite. Les chroniqueurs les plus remarquables y sont représentés: Sebastian Franck avec sa «Chronica» (s.l. 1536), Stumpf, en deux exemplaires, la «Chronica» de Jean Carion dans la première traduction allemande (Wittenberg, 1573), la Cosmographie de Sebastian Münster (Bâle, 1628) dont les planches et les cartes devaient faire l'enchantement des jeunes Effinger.

Parmi les livres religieux, signalons la «Chronica der alten christlichen Kirchen» de Hedion (Strasbourg, 1514) et «Les institutions de la religion chrétienne» de Calvin, l'édition parue à Genève, l'année de la mort de leur auteur. Ensuite le «Catéchisme» de Moses Pflacher (Tubingue, 1600). Les réformateurs zurichois sont représentés par Bullinger, avec un petit écrit «Ueber der Christen gloub...» (Bâle, 1537) et son «Hausbuch», imprimé aussi en 1537 par Apiarius à Berne et édité par Froschauer, le premier livre que nous avons trouvé, dont l'imprimeur et l'éditeur sont différents.

Un ouvrage que les Effinger de toutes les générations semblent avoir apprécié est la description des «Hommes illustres» par Plutarque; le premier exemplaire date de

1564, une édition d'Anvers, et nous en trouverons d'autres plus tard.

L'héritier du château, Bernhard, le cadet de Hans-Thüring, manifeste plus de sens pratique que de goût littéraire. La bibliothèque ne contient que trois ouvrages qui portent son nom: la «Description historique» de Valckenier et de Müller, les «Institutiones physicae» de Greydanus et «Janua aurea reserata quatuor linguarum...» de Comenius – et il est peu probable que les nouvelles acquisitions aient dépassé de beaucoup ce chiffre modeste. Dans les rares moments où, malgré ses préoccupations matérielles, Bernhard trouve le temps de feuilleter un livre, la bibliothèque de son père lui suffit amplement. Toutefois, nous savons que le piétisme, ce mouvement religieux qui a ses origines en Allemagne et qui se répand ensuite dans toutes les régions réformées, trouve aussi accueil à Wildegg. Les livres de Tauler semblent avoir figuré tous sur les rayons de la bibliothèque, bien que Berne les ait défendus. Ils ont disparu maintenant, et les autres témoins du mouvement, Francke et Spener, ne sont entrés que quelques générations plus tard.


Jesu Lehr meyn trost 1649

Das Heilig
Vatter vn-
ser/recht grundt-
lich erklärt.
Sampt einer Vorred
Von der hohē Not-
wendigkeit deß bät-
tens:
voll
Bricht / Lehr / Trost.
Durch
Johann Jacob Breitinger /
Diener der Kyrchen
Zürich.
Getruckt zů Zürich /
Bey Johann Jacob Bodmer /
Im Jahr / 1628.

Nasci, laborare, mori.

La pensée religieuse au château de Wildegg. Titre de l'explication de l'oraison dominicale et de la prière par J. J. Breitinger (1628). Remarquez les deux devises manuscrites: «Jesu lehr meyn trost» (une année après la guerre de Trente-Ans) et: «Nasci, laborare, mori» (naître, labourer, mourir)

Ne cherchons plus Bernhard dans les livres – nous le trouverons partout ailleurs. Des améliorations à l'extérieur du château et dans les environs prouvent son goût, et des bâtiments comme l'auberge du «Bären» au pied de la colline, son esprit entreprenant et son initiative.

Mais revenons à la bibliothèque. Il paraît que Johann-Bernhard, le fils de Bernhard, veut rattraper tout ce que son père a négligé dans ce domaine. Avec lui, nous faisons la connaissance d'un des personnages les plus attirants de la famille. Il se distingue moins par une vie spécialement mouvementée que par une noblesse innée jointe à une bonne intelligence et une culture solide; des traits qui caractérisent les meilleurs représentants des familles régnantes de l'ancienne Berne.

Une éducation soignée le prépare à ses devoirs. Il passe quelque temps avec ses cousins von Salis à Bâle aux soins de Johann Christ, un instituteur capable. Les Offices de Cicéron (Leyden, 1619), un joli in-24, portent le nom de Christ, probablement un souvenir de ce maître si apprécié.

Après ce séjour profitable à Bâle, Bernhard engage M. Christ à accompagner les jeunes gens dans un voyage d'études. Les deux années d'étranger sous la direction d'un tel homme sont pour Johann-Bernhard un enrichissement à tous points de vue. A part de nouvelles connaissances, il rapporte aussi une petite bibliothèque à Wildegg: surtout des livres historiques et

politiques, et ce qu'il s'achètera plus tard ne quitte guère ce domaine.

Le séjour à Angres et surtout à Paris éveille son intérêt pour l'histoire de France. Entre les biographes de la cour de Louis XIII et Louis XIV nous trouvons des noms comme Houdar de la Hode, Le Vassor, Limiers. Deux grands ouvrages sur les Turcs et l'empire Ottoman nous rappellent que Bernhard, le père de Johann-Bernhard, a été blessé à la bataille de Vienne. Un certain respect vis-à-vis des Musulmans se conserve dans la famille, même jusqu'à Julie von Effinger qui en donne la preuve dans sa chronique de Wildegg (Zurich, 1907–1911).

Deux éditions du dictionnaire de Bayle qui portent le nom de Johann-Bernhard sont un signe caractéristique de l'esprit nouveau qui se forme au passage du 17e au 18e siècle. Bien qu'il néglige un peu les belles-lettres, notre châtelain possède aussi les trois classiques Boileau, Bossuet et Racine. – Les énormes in-folio, les œuvres de Cats, sont probablement un souvenir d'Utrecht, où les étudiants avaient passé un hiver; mais nous doutons que quelqu'un ne se soit jamais lancé dans la lecture de l'écrivain hollandais.

Les peines de mort et ceux qui les infligent, d'après le «Peinlich Halssgericht des Allerdurchlauchtigsten, Grossmächtigsten, Unuberwindlichsten Keyser Carolus des Fünfften...», Francfort 1609

L'intérêt pour l'histoire et la lecture historique de Johann-Bernhard vont de pair avec son activité politique. Une fois élu au Grand Conseil de Berne, les chemins vers toutes les carrières officielles s'ouvrent devant lui. La marche la plus haute qu'il atteint sur cet escalier est la charge de

«Stiftsschaffner», ce qui demande des absences prolongées de Wildegg. Le château commence à perdre son caractère de domicile permanent; une tendance qui va s'accentuer toujours plus dans les générations suivantes et qui aura des conséquences assez graves.

A côté de quelques traités d'histoire suisse et bernoise (Tschudi, Simler et autres), Johann-Bernhard possède trois volumes précieux qui valent d'être relevés. C'est une collection des «Mandaten und Ordnungen» de la ville de Berne. Plus d'une cinquantaine de décrets du gouvernement bernois se trouvent réunis dans une reliure factice. Le premier volume date de 1616, le dernier de 1733, mais la grande partie concerne les années entre 1700–1720. Ces volumes reflètent mieux qu'un traité d'histoire la vie publique à Berne et représentent une rare valeur historique. Ceux qui aimeraient savoir comment le gouvernement réglemente l'importation, par exemple, ouvrent le «Mandat von Verbietung der frömbden Strümpff und Kappen ins Land zu bringen» de l'année 1728. Dans un autre, Berne s'occupe de la conduite morale des citoyens: «Grosse Mandat wider allerhand im Schwange gehende Laster: Derselben sich zu entzeuhen und dagegen sich eines tugendsamen gottseligen Lebens zu befleissen.»

Johann-Bernhard, né dans la première année du 18e siècle, ne semble guère s'intéresser aux mouvements littéraires de son époque. Si la bibliothèque possède ses contemporains français, les Encyclopédistes, en grand nombre, ce n'est pas son mérite; c'est la génération suivante qui s'en occupe.

Jusqu'au milieu du 18e siècle la bibliothèque se compose en premier lieu de l'apport de chacun de ses possesseurs successifs, les livres étant leur propriété personnelle et reflétant leurs goûts particuliers. Avec Niklaus-Albrecht, le prochain dans la chaîne, elle perd ce caractère individuel. On n'a plus l'impression que ce soit l'intérêt intellectuel de l'acquéreur qui dirige les achats. Le bon ton demande que la bibliothèque soit bien fournie, et ainsi se rassemblent peu à peu les classiques français, les anglais qu'on découvre à cette époque et quelques allemands.

Nous voici arrivés à la veille de la Révolution française. Aucune ville de Suisse n'a été ébranlée par elle autant que Berne et son aristocratie. Niklaus-Albrecht qui ne survit que quelques années à la débâcle, est le dernier représentant de l'ère prérévolutionnaire. Ses enfants se soumettront à un nouvel ordre, et une nouvelle période commence pour Wildegg.

Le grand tilleul au milieu de la cour du château qui porte le nom de Ludwig-Albrecht, d'un fils de Niklaus-Albrecht, est un symbole de la persévérance avec laquelle cet homme modeste a écarté tout péril d'abandonner le château, tandis que son frère Sigmund, sur lequel aurait dû tomber ce devoir par primogéniture, s'en passait très volontiers. Parlons d'abord de Sigmund.

Ludwig-Albrecht nous le dépeint comme un enfant très studieux, tranquille et même un peu faible qui se sent attiré par les livres. Nous trouvons au château également plusieurs aquarelles du jeune homme qui prouvent un certain talent. Il montre un goût très spécial pour la littérature; parmi les livres signés de sa main il y a notamment des ouvrages historiques, en particulier sur la guerre de Sept-Ans. En outre, on remarque chez lui un penchant pour des poètes satiriques comme Musäus et son élève Kotzebue. C'est à lui aussi qu'appartient la travestie de l'Enéide par Blumauer et une quantité de romans de fantômes, de chevaliers et de brigands comme par exemple Benedikte Naubert: «Graf Rosenberg, oder das enthüllte Verbrechen.»

Destiné à la carrière militaire, Sigmund fréquente l'école militaire de Colmar, puis obtient une place dans la garde suisse en Hollande. Des études à l'Université de Gœttingue complètent sa culture générale. En 1794, il accepte le château de son père sans cependant y vivre longtemps. Il en

confie l'économie à un administrateur, tout en enregistrant consciencieusement ce qui concerne l'agriculture. Son intérêt dans ce domaine se retrouve dans la bibliothèque où il y a plusieurs livres datant de cette époque, dont quelques-uns portent sa signature et qui traitent de l'amélioration des terres, de la culture des vignes et d'autres sujets analogues.

Sa santé et son moral étant ébranlés par les suites de la Révolution, Sigmund, dans des accès de mélancolie, pense plusieurs fois à la vente du château. A ce moment-là, son frère Ludwig-Albrecht se décide de le prendre à bail pour le sauvegarder. Plus tard Sigmund le lui vend définitivement, ne se sentant plus capable d'en être le possesseur.

Ludwig-Albrecht s'intéresse vivement à tout ce qui se passe autour de lui; dans de nombreuses notes il nous a transmis ses impressions. Malgré son poste dans la garde suisse en Hollande, le métier de la guerre le passionne beaucoup moins que son frère Rudolf qui, comme nous verrons encore, est soldat au fond du cœur. Ludwig-Albrecht se sent plutôt attiré par la vie de société, une tendance qui le lie fortement à sa sœur Sophie. Celle-ci, malheureuse dans son mariage avec Friedrich von Erlach, sait quand même donner un sens à sa vie en se vouant à tous ceux qui ont besoin de son aide. C'est à cette femme charmante et cultivée que nous devons une chronique consciencieuse qui nous donne de charmants détails sur l'intérieur du château et sur ses habitants[2].

Autour de ce couple de frères et sœurs tourne toute la vie au château durant le dernier siècle. Un profond amour fraternel leur aide mutuellement à vaincre les difficultés et à conserver l'héritage précieux. Ils y créent une atmosphère avenante, où les visiteurs trouvent non seulement un endroit charmant pour leur repos, mais y sont entourés par Sophie et Ludwig-Albrecht, des hôtes attentifs et cultivés. Parmi les personnalités que le vieux château a vu défiler dans ses murs, nous pouvons citer Pestalozzi, le Zurichois David Hess et le fameux peintre bâlois Ernst Stückelberg.

Pour Sophie von Erlach et Ludwig-Albrecht, les conséquences de la Révolution sont lourdes. Le souci du château est encore augmenté par des embarras financiers, suite de la suspension des privilèges. Plus que jamais, le frère et la sœur dépendent maintenant l'un de l'autre. Tandis que Ludwig-Albrecht, le célibataire, s'occupe de l'administration du château, Sophie, divorcée de son mari, cherche à oublier sa solitude dans une vie de société assez animée. Wildegg attire maintenant des personnages de renommée internationale, souvent des réfugiés. Au cours de l'été 1813, les châtelains ont l'honneur de recevoir Louis Bonaparte. Plus tard, sa femme, la reine Hortense, compte également parmi les amis des Effinger.

C'est la mort de Sophie qui sépare en 1840 Ludwig-Albrecht de sa sœur bien-aimée. Avec elle, il perd un précieux soutien, et il vivra le reste de sa vie dans un état de solitude que seul le rire de ses neveux et petits-neveux sait égayer.

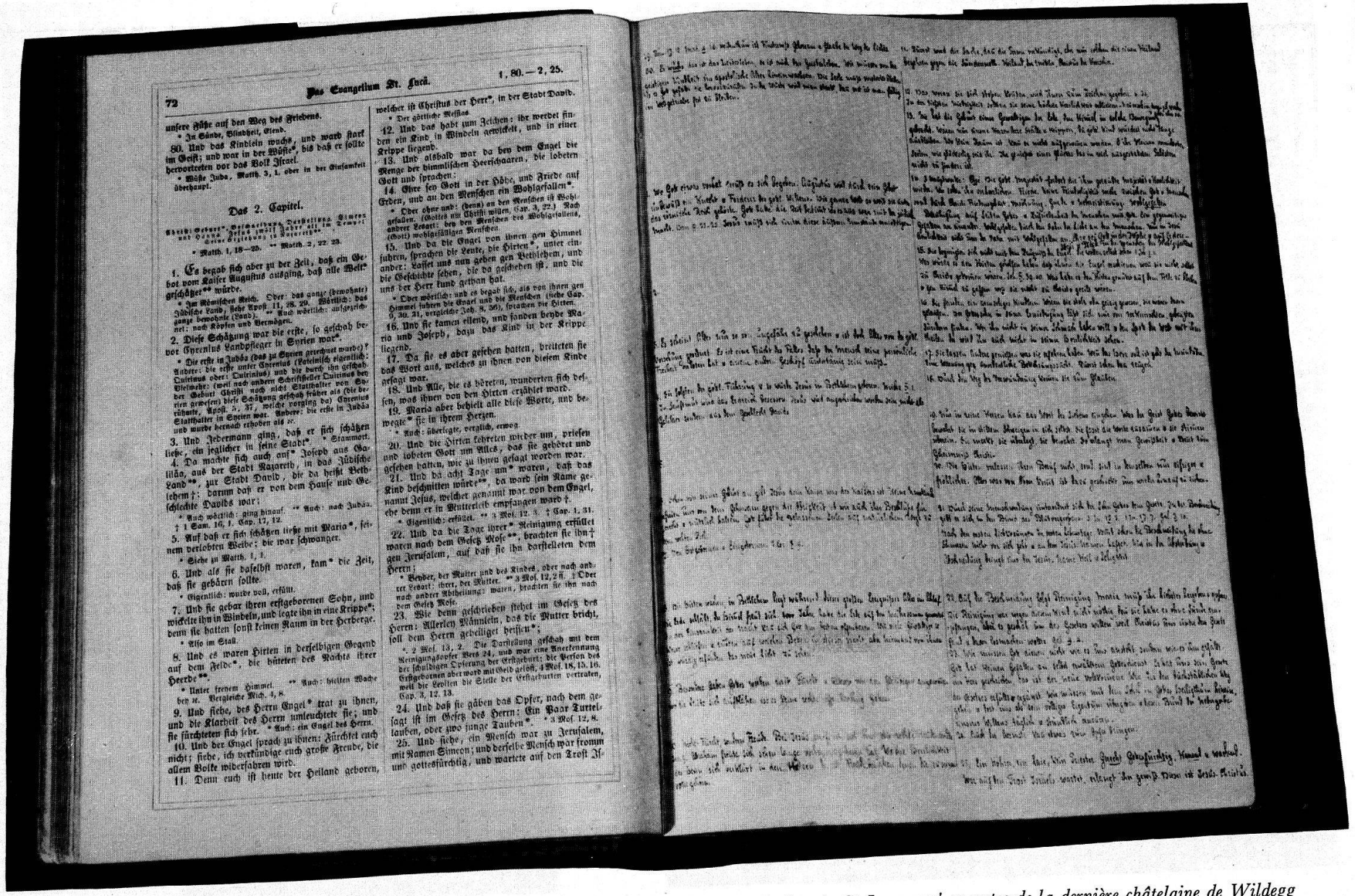
Avant de passer aux enfants de Rudolf-Emanuel, jetons un coup d'œil sur la bibliothèque de Sophie. Malheureusement seulement un nombre restreint d'ouvrages portent sa signature; mais nous sommes persuadées qu'elle a dû posséder un joli fonds de livres. La première chose qui nous frappe est le nombre considérable d'éditions françaises. C'est une nouvelle preuve de l'attrait du français dans les milieux de l'aristocratie bernoise à cette époque. Ce sont les livres sur l'éducation et la morale qui dominent. Les œuvres de Madame de Genlis semblent être appréciées par elle; elle les possède en grand nombre. Sa bibliothèque contient en outre des livres signés de la main de Louis Bonaparte et d'Hortense

[2] Extraits dans: Sophie von Effinger-von Wildegg. Aus dem Tagebuch des Schlossfräuleins von Wildegg. Zurich 1951.

Le château de Wildegg (Argovie)

La bibliothèque du château

Photos A. Senn. Copyright Musée National Suisse, Zurich



72 Das Evangelium St. Lucä. 1, 80.—2, 25.

unsere Füße auf den Weg des Friedens.
* In Sünde, Blindheit, Elend.

80. Und das Kindlein wuchs, und ward stark im Geist; und war in der Wüste*, bis daß er sollte hervortreten vor das Volk Israel.
* Wüste Juda, Matth. 3, 1. oder in der Einsamkeit überhaupt.

Das 2. Capitel.

Kaiser Augustus* verordnet Volkszählung. Simeon und Anna. Hirten und Weise. Jesus wird Jahre alt im Tempel. Seine Erziehung zu Nazareth**.
* Matth. 1, 18—20. ** Matth. 2, 22. 23.

1. Es begab sich aber zu der Zeit, daß ein Gebot vom Kaiser Augustus ausging, daß alle Welt geschätzet** würde.
* Im Römischen Reich. Oder: das ganze (bewohnte) Jüdische Land, siehe Apost. 11, 28. 29. Wörtlich: das ganze bewohnte (Land). ** Auch wörtlich: aufgezeichnet; nach Köpfen und Vermögen.

2. Diese Schätzung war die erste, so geschah bevor Cyrenius Landpfleger in Syrien war*.
* Die erste in Judäa (das zu Syrien gerechnet wurde)? Anderer: die erste unter Cyrenius (Kyleniös eigentlich: Quirinus oder: Quirinius) und die durch ihn geschah. Vielmehr: (weil nach andern Schriftstellern Quirinus bei der Geburt Christi noch nicht Statthalter von Syrien gewesen) diese Schätzung geschah früher als (sie berühmte, Apost. 5, 37, welche vorging da) Cyrenius Statthalter in Syrien war. Andere: die erste in Judäa und wurde hernach erhoben als ꝛc.

3. Und Jedermann ging, daß er sich schätzen ließe, ein jeglicher in seine Stadt*.
* Stammort.

4. Da machte sich auch auf* Joseph aus Galiläa, aus der Stadt Nazareth, in das Jüdische Land**, zur Stadt David, die da heißt Bethlehem†; darum daß er von dem Hause und Geschlechte Davids war;
* Auch wörtlich: ging hinauf. ** Auch: nach Judäa. † 1 Sam. 16, 1. Kap. 17, 12.

5. Auf daß er sich schätzen ließe mit Maria*, seinem verlobten Weibe; die war schwanger.
* Siehe zu Matth. 1, 1.

6. Und als sie daselbst waren, kam* die Zeit, daß sie gebären sollte.
* Eigentlich: wurde voll, erfüllt.

7. Und sie gebar ihren erstgeborenen Sohn, und wickelte ihn in Windeln, und legte ihn in eine Krippe*; denn sie hatten sonst keinen Raum in der Herberge.
* Also im Stall.

8. Und es waren Hirten in derselbigen Gegend auf dem Felde*, die hüteten des Nachts ihrer Heerde**.
* Unter freiem Himmel. ** Auch: hielten Wache bei sich. Vergleiche Mich. 4, 8.

9. Und siehe, des Herrn Engel* trat zu ihnen, und die Klarheit des Herrn umleuchtete sie; und sie fürchteten sich sehr. * Auch: ein Engel des Herrn.

10. Und der Engel sprach zu ihnen: Fürchtet euch nicht; siehe, ich verkündige euch große Freude, die allem Volke widerfahren wird.

11. Denn euch ist heute der Heiland geboren, welcher ist Christus der Herr*, in der Stadt David.
* Der göttliche Messias.

12. Und das habt zum Zeichen: ihr werdet finden ein Kind in Windeln gewickelt, und in einer Krippe liegend.

13. Und alsbald war da bei dem Engel die Menge der himmlischen Heerschaaren, die lobeten Gott und sprachen:

14. Ehre sey Gott in der Höhe, und Friede auf Erden, und an den Menschen ein Wohlgefallen*.
* Oder oder und: (beim) an den Menschen ist Wohlgefallen. (Gottes am Christi willen. Kap. 3, 22.) Nach anderer Lesart: bei den Menschen des Wohlgefallens, (Gott) wohlgefälligen Menschen.

15. Und da die Engel von ihnen gen Himmel fuhren, sprachen die Leute, die Hirten*, unter einander: Lasset uns nun gehen gen Bethlehem, und die Geschichte sehen, die da geschehen ist, und die uns der Herr kund gethan hat.
* Oder wörtlich: und es begab sich, als von ihnen gen Himmel fuhren die Engel und die Menschen (siehe Kap. 9, 30. 31, vergleiche Joh. 8, 59), sprachen die Hirten.

16. Und sie kamen eilend, und fanden beyde Maria und Joseph, dazu das Kind in der Krippe liegend.

17. Da sie es aber gesehen hatten, breiteten sie das Wort aus, welches zu ihnen von diesem Kinde gesagt war.

18. Und Alle, die es höreten, wunderten sich dessen, was ihnen von den Hirten erzählet ward.

19. Maria aber behielt alle diese Worte, und bewegte* sie in ihrem Herzen.
* Auch: überlegte, erwägt, erwog.

20. Und die Hirten kehreten wieder um, priesen und lobeten Gott um Alles, das sie gehöret und gesehen hatten, wie zu ihnen gesagt worden war.

21. Und da acht Tage um* waren, daß das Kind beschnitten würde**, da ward sein Name genannt Jesus, welcher genannt war von dem Engel, ehe denn er in Mutterleib empfangen ward†.
* Eigentlich: erfüllet. ** 1 Mos. 17, 1. † Cap. 1, 31.

22. Und da die Tage ihrer* Reinigung erfüllet waren nach dem Gesetz Mose**, brachten sie ihn† gen Jerusalem, auf daß sie ihn darstelleten dem Herrn;
* Beyder, der Mutter und des Kindes, oder nach anderer Lesart: ihrer, der Mutter. ** 3 Mos. 12, 2 ff. † Oder nach andrer Abtheilung: waren, brachten sie ihn nach dem Gesetz Mose.

23. Wie denn geschrieben stehet im Gesetz des Herrn: Allerley Männlein, das die Mutter bricht, soll dem Herrn geheiliget heißen*;
* 2 Mos. 13, 2. Die Darstellung geschah mit dem Reinigungsopfer Vers 24, und war eine Anerkennung der schuldigen Opferung der Erstgeburt; die Person des Erstgebornen aber ward mit Geld gelöst, 4 Mos. 18, 15. 16. weil die Leviten die Stelle der Erstgeburten vertraten, Kap. 3, 12. 13.

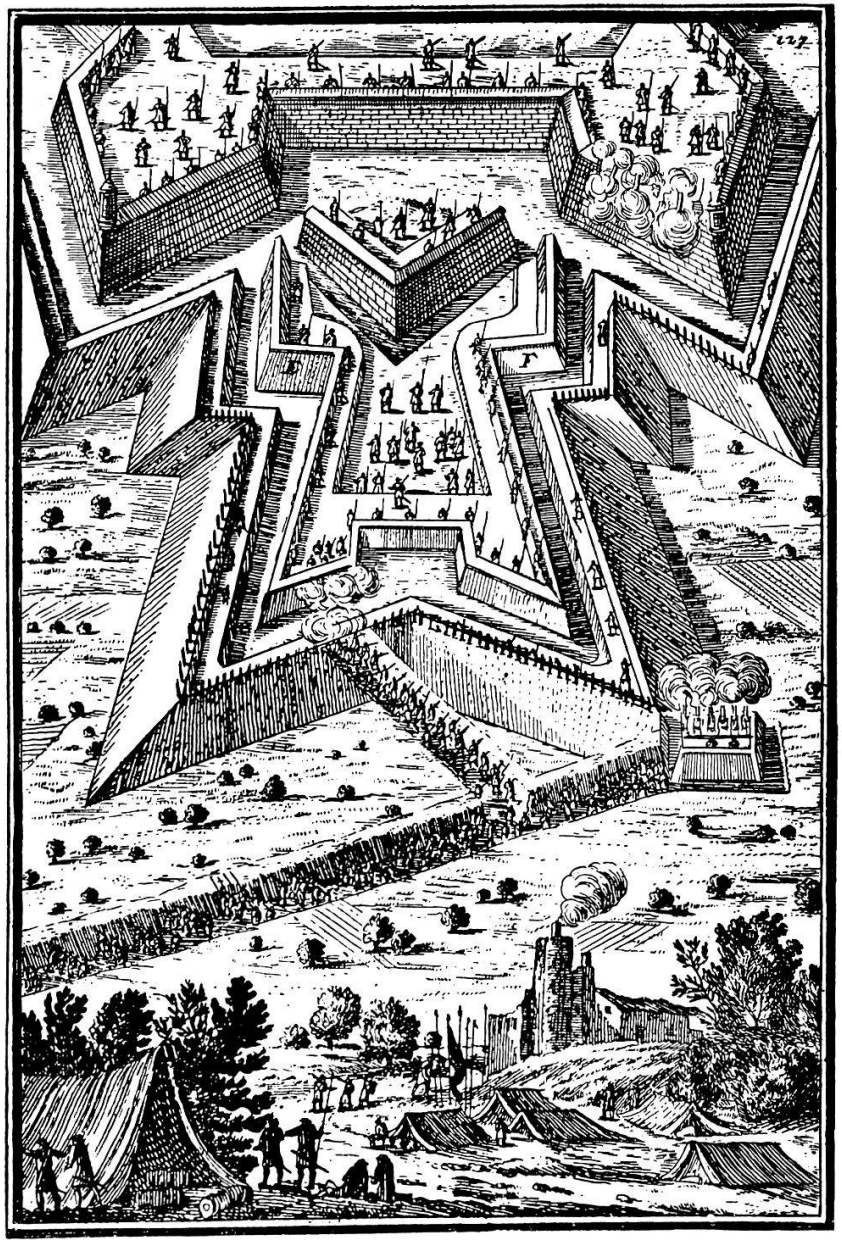
24. Und daß sie gäben das Opfer, nach dem gesagt ist im Gesetz des Herrn: Ein Paar Turteltauben, oder zwo junge Tauben*.
* 3 Mos. 12, 8.

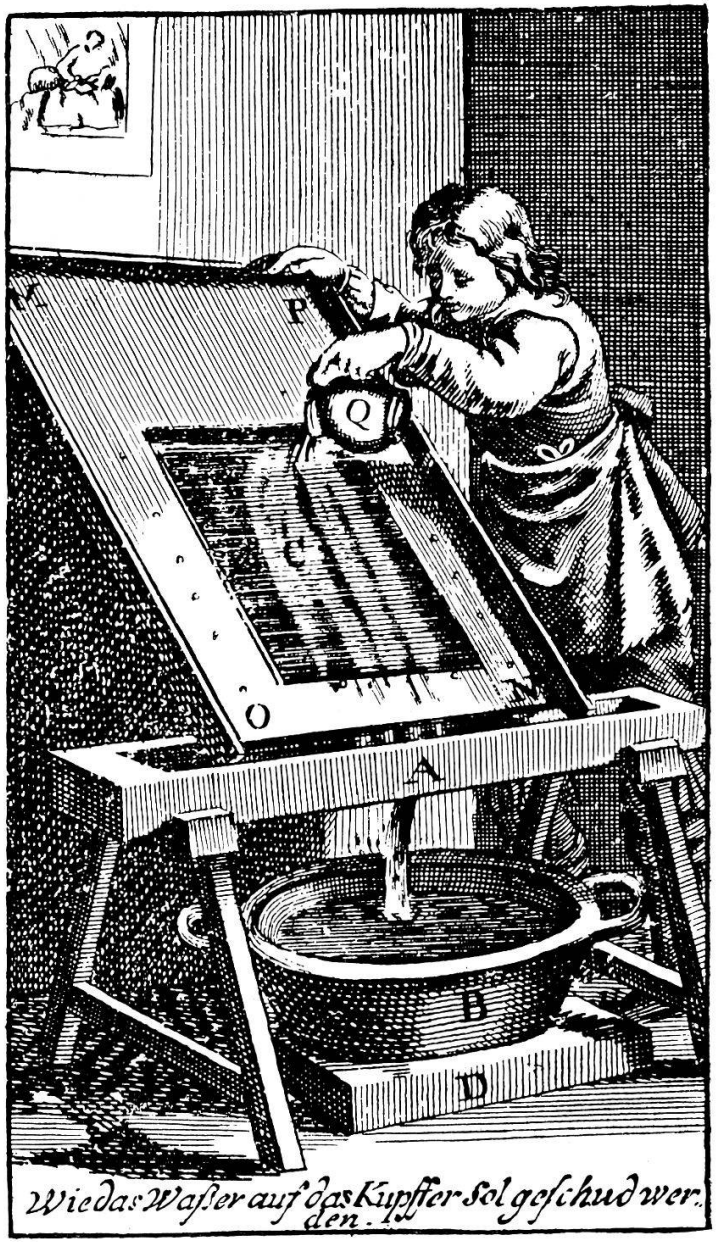
25. Und siehe, ein Mensch war zu Jerusalem, mit Namen Simeon; und derselbe Mensch war fromm und gottesfürchtig, und wartete auf den Trost Is-

Le Nouveau Testament de Mlle Julie Effinger, ouvert à la page du message de Noël d'après St-Luc, avec les notes de la dernière châtelaine de Wildegg

Phaëton, emporté par les chevaux du char du Soleil. Une des gravures dans le premier tome des Métamorphoses d'Ovide, en latin et en français (traduction de l'abbé Banier, Amsterdam 1732)

Les enfants bien élevés et les enfants mal élevés dans «Die wohlangerichtete, neuerfundene Tugendschule...» (par Meletaon) qui se trouve dans l'armoire des livres d'enfants





Wie das Waſſer auf das Kupffer ſol geſchud werden.

comme marque de leur faveur. Le roman de Louis Bonaparte «Marie ou les peines d'amour» qu'il lui dédie, est, il est vrai, d'une valeur littéraire modeste, mais ce geste montre sa reconnaissance envers ses hôtes.

On imagine bien que Sophie possédait aussi des classiques et il serait intéressant de savoir quels étaient ses livres préférés. Peut-être a-t-elle lu et relu l'ouvrage intitulé: «Les solitaires en belle humeur» qui s'accorde si bien à son état d'âme?

Si, dans la génération de Sigmund et de Sophie on constate les premiers signes de la décadence de l'aristocratie terrienne, ils sont encore plus prononcés dans la vie des enfants de Rudolf-Emanuel. Quoiqu'on tâche de rendre justice à la tradition transmise, en leur donnant une éducation complète, ils ne peuvent échapper à l'esprit du siècle. Ludwig-Rudolf l'aîné est envoyé à Paris pour sa formation. Nous retrouvons chez lui un certain goût pour la peinture qui déterminera même sa vie. Au lieu de succéder à son oncle dans l'administration du château, il s'obstine dans sa peinture et marque ainsi le contraste entre les nouvelles idées et celles de l'ancien régime. Cependant il surestime son art, et son enthousiasme et son zèle ne remplacent pas le talent nécessaire. Heureusement la succession de son oncle lui permet plus tard d'exercer la peinture comme marotte et non plus comme moyen d'existence. Durant les dernières années de sa vie qu'il passe à Wildegg avec sa fille Julie, il s'efforce encore de se perfectionner et acquiert toute une série de traités sur la peinture comme: «Manuel des jeunes artistes et amateurs de peinture» par Bouvier et «Die Malerei auf ihre einfachsten Grundsätze zurückgeführt» par Liberat Hundertpfund. – La fondation de la Société des beaux-arts de Berne est due à son initiative, et son développement est un de ses buts principaux. En 1872 la mort l'arrache à ses deux filles qui sont les seules héritières, étant donné que ni lui ni son frère n'avait de fils. A l'occasion de son mariage, Pauline cède ses droits à sa sœur Julie qui aura dorénavant la charge du château. Cultivée et intelligente, elle est une châtelaine énergique, déployant en même temps une activité infatigable dans le domaine missionnaire. Ses convictions religieuses l'aident dans sa tâche charitable et elle aime s'absorber dans la lecture pieuse, à en juger par l'énorme quantité de livres d'édification dans la bibliothèque. On y trouve tous les genres, en allemand, en français et en anglais. – Une Bible en trois volumes, dont chaque page est doublée d'une feuille blanche, remplie de notes de son écriture minutieuse, prouve qu'elle connaissait la parole de Dieu!

Comme dernière de sa race, Mlle Effinger se sentait obligée de laisser à la postérité quelques documents sur sa famille. Elle passe ses jours solitaires à rédiger une chronique de famille.

Le 25 octobre 1912 s'éteignait, après une courte maladie, la dernière des Effinger. Dans son testament, elle nomme comme unique héritière du château et de ses terres la Confédération, désirant que le Musée National se charge de la surveillance.

Nous nous sommes occupées jusqu'ici des tendances personnelles de quelques membres de la famille Effinger dont nous avons trouvé les ex-libris; mais constatant que la majorité des livres à Wildegg ne portent pas le nom de leur possesseur, jetons un coup d'œil d'ensemble sur les proportions de la bibliothèque.

Dans toute la famille et durant toutes les générations, l'*histoire* fut à l'honneur. Au fond considérable de Hans-Thüring et Johann-Bernhard se joignent les ouvrages d'historiens de renom. L'histoire suisse occupe évidemment le premier rang, et celle de Berne leur tient tout spécialement à cœur. Pour Berne, ce sont les Justinger, Anshelm, Tschachtlan et Tillier qui les guident; l'histoire de la société «Zum Distelzwang» par E. von Wattenwyl von Diesbach rappelle que les Effinger font

partie de la confrérie la plus noble de Berne. Toute une série de pamphlets et d'écrits polémiques reflètent les combats pour la nouvelle constitution en 1830, dont quelques-uns portent des titres assez curieux: «Politischer Discurs zwischen Dinten-Sami, Notar zu R. bei P. und Nydlen-Peter ab dem Knubel im Emmenthal, abgehalten auf der Haslebrücke am Montag vor der Hl. Weihnachtswoche im Jahr 1830.» «Der berauschende Schnaps aus dem Becher des Zeitgeistes.» – Mentionnons encore les œuvres complètes de Johannes von Müller.

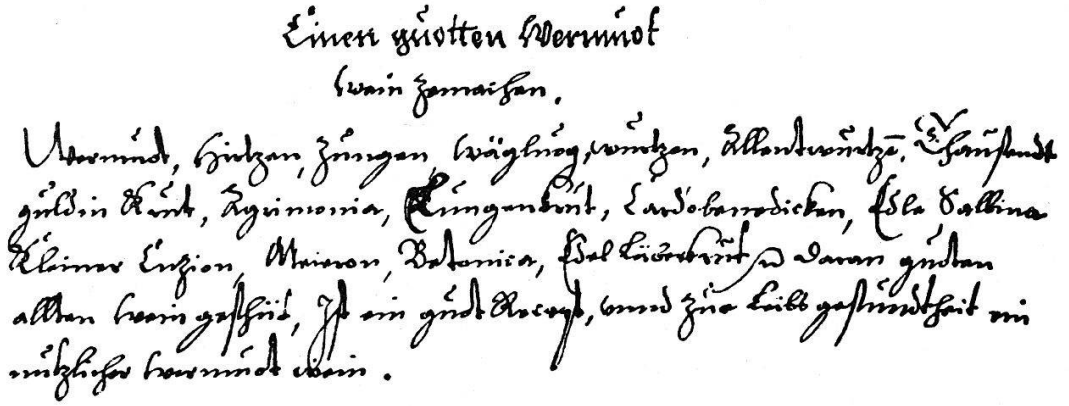
L'histoire de France est également bien représentée. «Les mémoires sous le règne de...» ou «Histoire du règne de...» rendaient leurs auteurs fameux et donnent une image très variée de l'Ancien Régime. Les plus connues sont les œuvres d'Anquetil, Duclos, Fleury de Chaboulon, dans leur reliure simple du 18e siècle. Les écrits de Benjamin Constant, de Chateaubriand et d'autres hommes d'Etat sont des exemples du développement de l'éloquence politique et du journalisme, conséquences immédiates de la Révolution.

Notons encore David Hume et Robert Scott avec leurs Histoires d'Angleterre. Pour l'Allemagne c'est J. W. von Archenholtz qui est représenté par sa «Guerre de Sept-Ans.»

Passons maintenant à la *littérature*. On constate avec plaisir que le goût littéraire des Effinger ne se borne pas à la littérature «à la mode», le bon nombre de classiques confirme qu'ils savaient apprécier les grands auteurs des 17e et 18e siècles, de Corneille à Rousseau. Ce sont la plupart du temps des rééditions, les romantiques par contre apparaissent dans des éditions contemporaines. Mais aussi les grands succès de l'époque, les auteurs de second ordre ont été acquis: les œuvres de Massillon, Florian, Crébillon et d'autres.

L'image que nous donne le stock de littérature allemande est un peu décevante. On trouve, il est vrai, comme bonne base l'édition complète des œuvres de Gœthe (Stuttgart, Cotta, 1827–1833) et celles de Schiller. Mais le rayon des classiques présente des lacunes. Signalons encore Klopstock, Lessing, Wieland, Gellert qui figurent avec leurs œuvres les plus connues, ainsi qu'Albrecht von Haller. Grâce à l'amitié de Betsy Meyer et Julie Effinger, les œuvres de C. F. Meyer y sont presque toutes, tandis que celles de G. Keller manquent complètement.

On lisait aussi les classiques anglais à Wildegg, et on aimait surtout, semble-t-il, les romans d'outre-Manche. Qui n'aurait pas lu «A tale of a Tub» de Swift ou le fameux «Vicaire de Wakefield» qui à une certaine époque était l'enchantement de Gœthe? Le «Spectator» de Steele et Addison marque les débuts du journalisme.



Sur quelques feuilles vides à la fin des «Siben Bücher für den Feldbau...» une main a noté plusieurs recettes, y inclus celle-ci

Relevons encore quelques œuvres de la littérature italienne. La plus jolie est un Pétrarque en deux volumes in-18. C'est un vrai petit bijou en plein veau à filets d'or et tranche dorée. Il y a encore le Décaméron de Boccace, la «Divina commedia» de Dante, les œuvres d'Arioste et de Tasse et celles de Machiavel en huit volumes, en veau marbré. Et ne pas oublier «I promessi sposi» de Manzoni qui ont sûrement touché les cœurs.

En fait de classiques latins et grecs la bibliothèque est moins bien fournie. Cependant il faut mentionner un Apulée: «L'Asne d'or» (Paris, 1616), un Tite Live (Lyon, 1548). Remarquable par leurs belles gravures encore si fraîches sont les Métamorphoses d'Ovide en latin avec la traduction française de l'abbé Banier (Amsterdam, 1732), 2 volumes in-folio avec filets d'or sur le plat.

Nous ne nous arrêterons pas à la *théologie*, dont l'essentiel a déjà été dit. Quant à la *géographie*, elle se distingue par la quantité de récits de voyages. Ceux qui n'avaient pas le privilège d'aller voir les pays lointains remplaçaient ces voyages par la lecture. Mais les nombreux guides pour l'Italie, la France et l'Angleterre montrent pourtant l'amour des voyages des derniers Effinger.

Vous allez plein d'enthousiasme vers l'armoire «*Livres d'enfants*», mais vous aurez vite fait de découvrir que ces livres d'enfants consistent pour la plupart dans de beaux traités de morale, sûrement l'horreur des malheureux jeunes châtelains. On les comprend en lisant des titres pareils: «Die Pension und ihre Zöglinge, oder Segnungen einer veredelten Erziehung.» Les écrits de Johann Bernhard Basedow et Joachim Campe confirment l'influence de Rousseau dans les pays germaniques.

Un bon nombre de dictionnaires et de grammaires prouvent qu'à toutes les époques l'étude des langues modernes avait une grande importance pour les Effinger, tandis que l'intérêt pour les sciences naturelles était beaucoup moins vif. En médecine les «Kräuterbücher» et quelques rares ouvrages de vulgarisation suffisaient à leurs besoins.

De même, en philosophie, droit et économie politique, la bibliothèque est maigrement dotée.

Mandat
Von
Verbietung der frömbden
Strümpff und Kappen ins Land
zu bringen.

BERN/

In Hoch-Oberkeitlicher Truckerey / 1728.

Décret du gouvernement de la ville de Berne contre l'importation des bas et bonnets étrangers (1728)

En ce qui concerne l'agriculture, on constate que l'intérêt était plus grand, étant donné que les Effinger étaient très liés à leur terre et tâchaient d'en tirer profit. Ainsi les tendances physiocratiques se font sentir aussi chez eux.

La bibliothèque de Wildegg présente, avec ces 5020 livres et brochures, un bon fond, sans posséder à quelques exceptions près de séries spécialisées. Par sa structure, elle correspond assez au caractère de la famille Effinger, composée de bons magistrats et de bons soldats n'ayant pas à leur actif d'exploits extraordinaires.